

Felix Lehner. © Katalin Deér

Métier : fondeur d'art

Felix Lehner se met au service des plus grands. Installé à Saint-Gall, il fait aujourd'hui fabriquer certaines pièces monumentales en Chine.

— Propos recueillis par Mireille Descombes

Né en 1960 à Saint-Gall, Felix Lehner se consacre au métier de fondeur d'art après un apprentissage de libraire. En 1983, il crée sa Kunstgiesserei à Beinwil am See (Argovie). L'entreprise déménage en 1994 dans le site industriel du Sittertal à Saint-Gall. Elle travaille avec de nombreux artistes suisses et étrangers dont Markus Raetz, Martin Boyce, Fischli & Weiss, Ugo Rondinone, Urs Fischer et Paul McCarthy. Depuis 2005, elle collabore avec une fonderie à Shanghai. Elle compte entre 30 et 40 collaborateurs. Situé sur le même site que la fonderie, la Fondation Sitterwerk a été créée en 2006.

■ Une fonderie d'art est un lieu fascinant, mystérieux, mais dangereux. On ne s'y aventure pas sans guide. De toute manière, à moins d'être du métier, il est bien difficile de reconnaître le chef-d'œuvre en gestation dans une énorme pièce de bronze encore brute ou de comprendre à quoi « jouent » les deux spécialistes qui ont accroché un gros poids à un long bras en cire. Comme il se doit, Felix Lehner nous attend donc dans l'entrée où sont réunies diverses pièces échantillons ainsi que le matériel nécessaire pour expliquer la technique de la fonte à la cire perdue, la spécialité de la maison.

Une interview ? Bon d'accord, mais pas tout de suite. Chaleureux mais laconique, le regard intense de ceux qui roulent à la passion, le fondateur et patron de la Kunstgiesserei de Saint-Gall tient d'abord à nous emmener faire le tour de son royaume. Un royaume très démocratique où les employés l'arrêtent au passage pour lui parler de leurs recherches, où les repas sont pris en commun autour d'une longue table bruissante de conversations joyeuses, où le sculpteur local est accueilli avec la même bienveillance que les stars internationales.

Des grands noms de l'art contemporain, Felix Lehner en compte en effet beaucoup parmi ses clients. Après avoir réalisé des pièces pour les Suisses Peter Fischli & David Weiss, Ugo Rondinone ou l'Indien Subodh Gupta, son équipe travaille actuellement sur l'impressionnant *Ship of Fools* de l'Américain Paul McCarthy.

- Mireille Descombes / Vous êtes fondeur d'art de métier. Est-ce une profession qui se transmet de père en fils ?
- Felix Lehner / Dans mon cas, pas du tout. Mon père

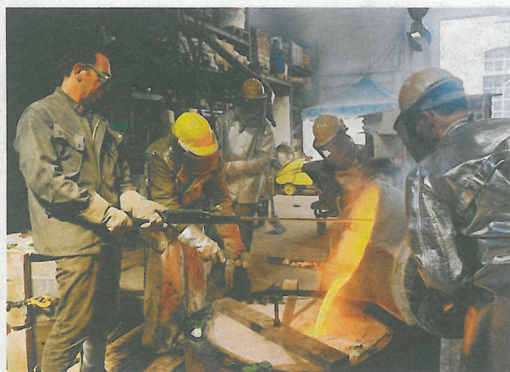
était professeur à l'école secondaire et si, dans mon enfance, nous avons visité des musées en famille, ce ne fut pas déterminant. Contrairement à mon frère et à ma sœur qui ont eu des parcours scolaires plus classiques, je tenais moi, très jeune, à devenir indépendant. En plus j'étais fortement dyslexique, mais j'adorais lire. Alors j'ai fait un apprentissage de libraire. Un grand bonheur ! Je n'ai pourtant jamais exercé le métier car, en vérité, je souhaitais devenir fondeur d'art. À quinze ans, j'avais déjà réalisé un stage dans une petite entreprise à Bischofszell, pas loin d'ici. Après mon apprentissage, son patron m'a alors engagé. Notre clientèle était assez différente de celle que j'ai aujourd'hui, il s'agissait d'art, disons, plus régional.

- MD / Et vous y avez travaillé longtemps ?
- FL / Malheureusement pas. Au bout d'un an et demi, songeant déjà à créer par la suite ma propre entreprise, j'ai racheté avec un ami deux camions de matériel à une grande fonderie industrielle qui avait fait faillite. Naïvement, j'en avais parlé à mon chef, qui m'a aussitôt mis à la porte. Ce fut très difficile, car je l'aimais beaucoup et il m'avait énormément appris. À vingt-deux ans, j'avais donc sur les bras un gros stock de machines, mais pas de lieu. Et je n'étais pas sûr de connaître suffisamment le métier.

Il fallait se jeter à l'eau très vite, ou renoncer définitivement. En 1983, nous avons créé la Kunstgiesserei à Beinwil am See dans le canton d'Argovie. Dix ans plus tard, nous avons déménagé dans ce magnifique site industriel du Sittertal, à Saint-Gall. L'entreprise ne cesse de se développer. Elle compte aujourd'hui trente-cinq collaborateurs.

- MD / Vous souvenez-vous comment s'est faite votre rencontre avec l'art contemporain ?
- FL / En autodidacte. Et notamment à travers Hans

« L'important n'est pas de tout maîtriser, mais de réussir à traduire la pensée de l'artiste »



La fonderie. © Katalin Deér

Josephsohn, qui fut mon premier client. Juif allemand, ce sculpteur s'était installé à Zurich pour fuir le nazisme, et il y est resté. Quand je l'ai rencontré, il avait soixante ans, et moi vingt. Il fait une sculpture classique, mais très radicale qui commence heureusement aujourd'hui à être découverte et appréciée par un large public. Petit à petit, nous nous sommes rapprochés. J'ai toujours pensé qu'il réalisait un travail extraordinaire et je me suis efforcé par différents moyens de le défendre.

• MD / *Vous êtes des spécialistes de la fonte à la cire perdue, mais vous réalisez aussi des gâteaux volants, des mappemondes qui tournent toutes seules ou des pièces en cire. Comment parvenez-vous à maîtriser toutes ces techniques ?*

• FL / Mon équipe regroupe une grande diversité de compétences et de professions. Outre des fondeurs, on y trouve des spécialistes en métallurgie, des ingénieurs, des peintres, des sculpteurs sur pierre, des graphistes, des charpentiers, des architectes et même un tailleur pour hommes. Et quand on ne sait pas, on cherche. L'important n'est pas de tout maîtriser à la perfection, mais de réussir à traduire la pensée de l'artiste, à faire le lien entre son désir et la technique. On fabrique tout, mais on n'a pas trop envie de travailler avec des polymères ou des plastiques. Ce ne sont pas des matériaux agréables à manipuler. Bien sûr, quand des artistes comme Fischli & Weiss nous proposent de réaliser leurs pièces noires en polyuréthane, on accepte avec enthousiasme.

• MD / *Et quand les artistes viennent vous trouver, arrivent-ils avec un projet déjà parfaitement ficelé ?*

• FL / Oh non ! Souvent même ce n'est pas encore clair du tout ! Et ça change beaucoup en cours de route. Les artistes apprécient donc que l'on soit très ouverts. Mais parfois, c'est difficile parce qu'ils ne cessent de douter, de se remettre en question. Nous, nous pensons alors que c'est notre travail qui ne va pas, nous nous focalisons sur l'exécution alors qu'ils nous posent d'autres questions. Ils se demandent en fait s'il s'agit d'une bonne pièce et s'ils n'auraient pas dû encore y changer quelque chose. Il est donc important d'avoir du temps à leur consacrer.

• MD / *Depuis votre arrivée à Saint-Gall, votre entreprise s'est considérablement agrandie et diversifiée, notamment dans le domaine de la restauration. Depuis 2005, vous travaillez également en collaboration avec une fonderie chinoise. Pourquoi ?*

• FL / À l'époque, nous étions en train de réaliser un ours en bronze de sept mètres de haut pour Urs Fischer et nous cherchions un lieu capable de fondre des pièces d'aussi grande taille. Or, dans ce domaine, la Chine est très intéressante. Le savoir-faire lié à la tradition réaliste socialiste de la sculpture politique

monumentale ne s'y est pas perdu, contrairement à ce qui s'est passé plus près de chez nous dans les pays de l'Est. Les fondeurs chinois n'ont en outre pas peur des défis. Avec eux, pas besoin de discuter longtemps, on fait. Nous avons visité trois entreprises et en avons finalement choisi une à Shanghai. Ce n'était pas forcément celle qui offrait la plus grande qualité – on peut toujours l'améliorer – mais la meilleure communication. Aujourd'hui, nous avons deux ou trois de nos collaborateurs qui travaillent en permanence sur place et des fondeurs chinois viennent régulièrement nous rendre visite.

• MD / *Parallèlement à la fonderie et à son intense production, vous avez encore l'énergie de développer, sur son très beau site, des activités culturelles parallèles...*

• FL / Mais qui prolongent et alimentent la vie de l'entreprise. Il s'agit en effet de trois ateliers d'artistes, d'une bibliothèque d'art accessible au public qui compte quelque 25 000 volumes et dans laquelle ont pris place également nos archives de matériaux. Juste à côté de la fonderie, nous avons également créé le Kesselhaus Josephsohn, un lieu de travail, de stockage et d'exposition – où l'on vend des pièces – consacré à ce sculpteur dont je vous ai déjà parlé et dont nous sommes en train de réaliser le catalogue raisonné. Depuis 2006, ces différentes initiatives sont désormais regroupées au sein de la Fondation Sitterwerk qui permet de leur donner un cadre et une meilleure assise financière.

• MD / *Une bibliothèque dans une fonderie, apparemment la passion des livres ne vous a pas quitté...*

• FL / Effectivement, mais la grande partie de la collection a été réunie par Daniel Rohner, un ami décédé il y a quatre ans. Cet homme passionné et un peu fou ne voulait pas que ses livres finissent dans une classique bibliothèque de ville ou d'université. Nous avons donc imaginé un système totalement différent dans lequel les ouvrages ne sont pas étiquetés mais dotés de puces électroniques. Les usagers peuvent donc les déposer n'importe où et on les retrouvera ensuite sans peine grâce à un scanner qui chaque jour réalise un inventaire complet des rayons. L'ordre changeant, le volume change aussi régulièrement de voisins. Or on sait que les voisins d'un livre sont souvent aussi intéressants sinon plus que le livre lui-même car ils nous emmènent là où l'on ne s'attend pas. Grâce à ce système, la bibliothèque fonctionne donc comme un véritable organisme vivant et mobile qui stimule la créativité et relance l'imaginaire. Que souhaiter de mieux dans un environnement comme le nôtre ! ■

Mireille Descombes est journaliste et critique d'art à L'Hebdo.



La bibliothèque. © Katalin Deér